

l'Humanité

THÉÂTRE. ANGOISSANTE CONFUSION DES SENTIMENTS AU FOND D'UNE CAVE

Lundi, 28 Janvier, 2019 | Gérald Rossi

Le collectif Denisyak a imaginé une remarquable mise en scène de *Sstokholm* pièce de Solenn Denis, qui décortique, comme dans un envoûtement, les relations troubles entre un ravisseur et sa victime.

Bordeaux (Gironde), envoyé spécial

Sur le sol de terre battue, une vieille table en formica et deux ou trois chaises qui en ont beaucoup vu. Rien d'accroché sur les murs sombres, et une porte, dans le coin, signalée par son rectangle de lumière, qui dissimule l'univers. Avec la lumière blafarde qui dégouline des tubes fluorescents, l'ambiance est celle d'une cave. D'un sous-sol clos, secret, silencieux, hermétique. Convié au plus près, le public est installé face au deux murs, en angle. Dans cet univers unique, les semaines, les années passent. Solveig est prisonnière. On le découvre assez vite. Franz est son gardien, son bourreau, son dominateur.

L'auteure, Solenn Denis, s'est emparée d'un fait divers des années 2000 : la triste aventure d'une jeune fille (affaire Natasha Kampusch) kidnappée à huit ans et qui recouvra la liberté huit ans plus tard en s'enfuyant. Mais elle s'est attachée à la visiter de l'intérieur, cliniquement, pour mettre à nu ce syndrome de Stockholm (avec deux S dans le titre de la pièce) cher aux psychiatres qui s'interrogent sur ce phénomène observé chez des otages qui ayant longtemps vécu dans la proximité de leurs gardiens éprouvent à leur rencontre de l'empathie, voire de l'amitié ou de l'amour.

Un jeu animal et réglé au cordeau

Solveig est de ceux là. Son bourreau lui apprend des rudiments scolaires, et la domine physiquement, sexuellement. Sans que l'on ne sache à quel point elle devient là sa complice. Dans cet envoûtement, la folie émerge, réciproque, glaçante, proche, ordinaire. « Le fait divers n'est que le prétexte à interroger nos propre vies, nos propres mémoires » dit Solenn Denis qui repousse l'idée de montrer « un tortionnaire sanguinaire » ni une « victime suppliante ». Ce qui induit pour les deux acteurs principaux à la fois un jeu animal et réglé au cordeau. Ce que réussissent Erwan Daouphars et Faustine Tournan, époustouflants de vérité.

Dans une spirale qui non seulement s'accélère, mais se répète, sous des angles chaque fois décalés ; ils revivent les mêmes instants. Les mêmes situation dégradés, les même mots parfois criés, comme dans une boucle infinie, garnie de maillons nouveaux pour lier la chaîne verbale et mentale à la suivante. Les phrases, les corps s'entrechoquent. La peur, suinte. La déstructuration des rapports humains ordinaire est telle que le bourreau devient presque victime. Et de ce bouleversement admirablement mené, personne, sur le plateau ou dans la salle, ne sort indemne.

Gérald Rossi